Rousseau, Blanche
La nuit de mai



Blanche ROUSSEAU et Arthur CANTILLON

LA NUIT DE MAI

Féerie enfantine en cinq tableaux



MONS

Edition de « La Province »

1923

Blanche ROUSSEAU et Arthur CANTILLON

à Edmond Glesener,
en signe de haute estime
et de sympathie
Arthur Cantillon

LA NUIT DE MAI

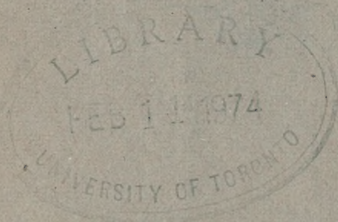
Féerie enfantine en cinq tableaux



MONS

Edition de « La Province »

1923



NOTE

Cette pièce a été écrite pour les enfants de Pommerœul, qui la joueront pendant les vacances. Ceux qui y chercheront de la littérature seront bien déçus. Les auteurs ont pensé qu'il y en avait assez, et d'assez mauvaise, dans les manuels scolaires où les écoliers désapprennent trop souvent à aimer ce qui est simple. Ils ont voulu donner à des petits l'occasion d'apprendre, en même temps que des rôles sans complication, toutes les vieilles chansons si fraîchement belles, que l'on ne chante plus aujourd'hui ; et peut-être les grands prendront-ils quelque plaisir à cette histoire de fées, de princes et de clairs de lune, qui, d'ailleurs, n'est pas faite pour eux.

Rodolphe Strebelle a peint, pour les décors de la pièce, de délicieuses et rutilantes maquettes. Les auteurs l'en remercient de tout leur cœur.

PERSONNAGES :

Angèle.
La Grand'Mère.
La Marraine.
La Voisine.
Giroflée.
Girofla.
Les quatre demoiselles d'honneur.
La Reine des fées.
La fée Mirabelle.
La fée Mimosa.
La fée Libellule.
La fée Petitdoigt.
Annette.
Sylvie.

Pierrot.
Le Prince Charmant.
Un mendiant.
Saint-Eloi.
Le général Malbrouck.
Cadet Roussel.
Le Capitaine.
Le Roi Dagobert.
Lucas.
Colas.
François.

et des Chevaliers, des Seigneurs, des demoiselles d'honneur, des villageois et des villageoises.

—

Pour la représentation,

s'adresser à

A. CANTILLON, Pommerœul, (Belgique).

ACTE I

Cuisine de ferme. — Meubles habituels. — Au coin de la cheminée, un fauteuil où la grand'mère est assise, toute recroquevillée et toute enveloppée, de telle sorte que l'on aperçoit à peine son visage. — Non loin du fauteuil, sous la fenêtre basse, une paillasse sous une pauvre couverture.

SCENE I

La Marraine. — La Grand'Mère

La Marraine. — Eh! là!... grand'mère!... (plus haut) Grand'mère ! (pause) Elle ne dort pourtant pas?... Grand'mère ! (pause, haussant les épaules). Elle est autant dire retombée en enfance!... Ma foi, tant pis. Je voulais lui donner son lait, elle n'aura rien ce soir... les vieilles gens ne doivent pas trop manger, cela ne leur vaut rien. (Elle ricane. S'approchant du poële) : Et mon souper, à moi, est-il bientôt cuit ? (Elle pique une fourchette dans les pommes de terre et renifle.) Voici des pommes de terre au lard qui ont une bonne odeur (elle verse le fricot dans une assiette ; au moment de vider entièrement la casserole, elle hésite). Il n'y en a pas beaucoup ? (pause) Tant pis!... La petite mangera du pain... (Haut) du bon pain sec... C'est excellent le pain pour les enfants. (Elle s'attable et mange avec avidité. Puis elle sort une tasse de l'armoire, prend la cafetière sur le poële et se verse du café. Elle prend de même sucre et lait. Elle achève de boire, quand on frappe à la porte. Elle s'arrête, méfiante, la tasse en suspens. Avec mauvaise humeur.) Qui est là ? (Elle ouvre. Paraît le mendiant).

Le Mendiant. — La charité, s'il vous plait, ma bonne demoiselle.

La Marraine (rudement). — Il n'y a pas de demoiselle ici. Passez votre chemin. Vous feriez mieux de chercher du travail.

Le Mendiant. — Eh! Bon Dieu! peut-on travailler à mon âge et quand on n'y voit quasiment plus goutte.

La Marraine. — Cela ne me regarde pas. Adressez-vous au bureau de bienfaisance. Vous devriez savoir qu'on ne donne rien ici.

Le Mendiant. — Hier, pourtant, quelqu'un m'a donné quelque chose.

La Marraine. — Quelqu'un?... Qui cela?

Le Mendiant. — Une petite demoiselle qui parlait d'une voix bien douce.

La Marraine. — (A part). Voyez-vous, l'effrontée ! (Au mendiant) Elle vous a donné quelque chose ?

Le Mendiant. — Une bonne tartine... et une tasse de café.

La Marraine. — Une tartine!... Vous dites une tartine!... Du pain avec du beurre ?

Le Mendiant. — Du beurre, non, du saindoux..., mais c'était tout de même une tartine.

La Marraine. — Et du café... avec du lait?

Le Mendiant. — Pour cela non. Mais c'était du café bien chaud. Est-ce qu'elle n'est pas ici ?

La Marraine. — Qui cela ?

Le Mendiant. — La petite demoiselle!

La Marraine (en colère). — Non, elle n'y est pas. Et je vous défends de revenir. Vous entendez?... C'est à moi que vous aurez affaire si vous vous avisez de frapper encore à la porte... Allez, filez, plus vite que cela !

Le Mendiant. — Bon, Madame, ne vous fâchez pas. Je n'aurais jamais cru que la mère d'une si bonne petite demoiselle...

La Marraine. — Sa mère! Sa mère!... Je ne suis pas sa mère. D'ailleurs, cela ne vous regarde pas... Eh! bien, allez-vous démarrer ?

Le Mendiant. — On s'en va, on s'en va... (Il s'éloigne).

SCENE II

La Grand'Mère. — La Marraine. —

Puis la voisine. — Puis Angèle.

La Marraine. — Donner à un pauvre!... Si ce n'est pas honteux ! Et comment a-t-elle fait son compte, je me le demande... J'enferme toujours le pain et le saindoux. J'ai pourtant la clef de l'armoire dans ma poche? (Pause). C'est donc qu'elle lui a donné son goûter ? (Elle pense). Et avec cela, voilà comment on attire les mendiants et les vagabonds!... Un de ces jours, on viendra me voler mon argent, c'est sûr! (Elle soupire et reprend sa tasse de café. Nouveaux coups à la porte. Tressaillant : Eh ! mon Dieu ! Qu'est-ce que cela encore! — Qui est là?

Voix dehors. — C'est moi.

La Marraine (qui cache précipitamment la cafetière dans l'armoire). — Là! là!. Je viens! (Elle ouvre).

La voisine. — Bonjour voisine.

La Marraine. — Bonjour voisine.

La Voisine. — Il n'y a pas de dérangement ? (Elle entre) Je suis venue vous dire un petit bonjour en passant.

La Marraine (aigre douce). — Vous êtes bien aimable.

La Voisine. — La santé est-elle toujours bonne ?

La Marraine (sèchement). — Mais oui. Je n'ai pas à me plaindre.

La Voisine (ironique). — Et moi non plus, merci. Peut-on s'asseoir ? J'ai marché près d'une heure et les jambes me rentrent dans le corps.

La Marraine. — Je ne vous empêche pas de prendre une chaise.

La Voisine. — Vous n'auriez pas, par hasard, un verre d'eau ? J'ai une de ces soifs!...

La Marraine. — Je vous offrirais une tasse de café, mais il n'en reste plus une seule goutte.

La Voisine (ironique). — Du café ! Vous n'y pensez pas! Je ne veux pas vous ruiner! Un verre d'eau est bien suffisant (elle boit). Dites moi, voisine, est-ce vrai ce qu'on raconte ?

La Marraine. — Quoi donc ?

La Voisine. — On dit que vous avez adopté une petite fille ?

La Marraine. — C'est la vérité.

La Voisine. — Je reconnais bien là votre bon cœur ! Serait-ce votre filleule, la fille de votre sœur Catherine qui est décédée l'an dernier ?

La Marraine. — C'est elle-même. Le père est mort trois mois après la mère et j'ai recueilli leur unique enfant (soupirant.) Une grande fille de onze ans, et qui vous a un appétit !

La Voisine (s'exclamant). — Une petite fille! Une gentille petite fille à gâter et à dorloter... Vous êtes bien heureuse, ma voisine.

La Marraine (de mauvaise humeur). — Je ne suis pas d'avis de gâter les enfants.

La Voisine. — Comment? Moi qui croyais... Alors, ce qu'on raconte serait donc vrai ?

La Marraine (de même). — Je ne sais pas ce qu'on raconte.

La Voisine (rapprochant sa chaise). — Je ne veux rien vous cacher. On dit — les gens ont de si méchantes langues! — on dit que la petite n'est pas heureuse chez vous.

La Marraine. — Pas heureuse ? Et pourquoi ne serait-elle pas heureuse ?

La Voisine. — On dit que vous la faites travailler du matin au soir.

La Marraine. — Voyez-vous cela !

La Voisine. — Et que vous la nourrissez mal.

La Marraine. — Si c'est possible !

La Voisine. — On prétend même que vous la rudoyez (regardant autour d'elle) ...Qu'elle n'a pour dormir qu'une mauvaise paillasse...

La Marraine (vivement). — Le matelas est à nettoyer. Les draps...

La Voisine (ironique). — Les draps sont chez la blanchisseuse ?

La Marraine. — Précisément. Et que dit-on encore ?

La Voisine (baissant la voix). — Eh! bien... On assure que l'enfant est malade, à cause de vos mauvais traitements... et qu'elle pourrait bien en mourir !

La Marraine. — Soyez donc charitable ! Voilà comme on vous récompense ! Et moi qui la soigne comme une mère !

La Voisine. — Je pensais bien que c'était des mensonges.

La Marraine. — Des calomnies, voisine... de mauvaises, d'infâmes calomnies! Si je n'avais pas recueilli cette enfant, elle serait aujourd'hui dans un orphelinat.

La Voisine. — Et vous auriez été obligée de prendre une servante.

La Marraine. — Une servante! Doux Jésus!... Avec quoi payerais-je une servante ?

La Voisine. — Eh! Avec vos économies!... On dit que vous en avez plus gros que vous.

La Marraine (effrayée). — Mes économies, mes économies!... Je n'ai pas ça d'économie, voisine. Il n'y a pas d'argent dans la maison.

La Voisine (riant). — Ne vous fâchez pas, je voulais rire. Ce n'est pas moi qui vous appelle avare.

La Marraine. — Quelqu'un m'appelle avare?

La Voisine. — Tout le village! On va jusqu'à prétendre que vous avez de l'argent dans un bas, assez pour acheter le château...

La Marraine (lui faisant signe de se taire). — Miséricorde divine ! Quelle invention !

La Voisine. — Et que vous devriez avoir honte de laisser la petite, pieds nus dans des sabots, alors que vous portez vous-même de bons bas et de bons souliers.

La Marraine (pleurnichant). — Une pauvre vieille femme de mon âge est bien obligée de se couvrir!... La petite n'aime pas les bas et les souliers.

La Voisine (ironique). — Ah! elle ne les aime pas! Vraiment!... C'est comme votre grand'mère qui n'aime pas le sucre et la tarte.

La Marraine (vivement). — Chut! Ne l'éveillez pas !

La Voisine (qui s'est approchée de la vieille). — Quel âge a-t-elle au juste? Elle paraît si cassée.

La Marraine. — Je ne sais plus bien... Plus de 80 ans... C'est la grand'mère de mon défunt mari. Elle ne quitte plus son fauteuil, même la nuit.

La Voisine. — Est-ce qu'elle parle encore?

La Marraine. — Quelquefois. Le soir, elle raconte des histoires à la petite.

La Voisine. — Des histoires! Pas possible!

La Marraine. — Des bêtises! Cendrillon et le Chat botté... La Belle au Bois dormant et Le Petit Chaperon Rouge. C'est comme qui dirait deux enfants ensemble. Hier encore, elle lui a chanté des chansons.

La Voisine (curieuse). — Quelles chansons?

La Marraine. — Oh! bien, nos vieilles chansons... Au Clair de la Lune, et Compère Guilleri... La Mère Michel....

La Voisine. — Peut-on lui dire bonsoir?

La Marraine. — Si vous voulez (appelant). Grand'mère! Grand'mère!

La Voisine. — Elle ne vous entend pas.

La Marraine. — Si c'était la petite, elle entendrait bien.

La Voisine. — Pourquoi la petite plutôt que vous ?

La Marraine. — Est-ce que je sais! C'est son amie, paraît. Tenez, vous allez voir. (la vieille ne bouge pas) Voici Angèle. (la vieille lève la tête et s'agite).

La Voisine. — Bonsoir, Madame. (La vieille la regarde et retombe dans son immobilité).

La Marraine. — C'est inutile, elle ne répondra pas. Il n'y a pas plus entêté que cette vieille femme là!

La Voisine. — Prenez garde, elle pourrait vous comprendre (la marraine hausse les épaules). Allons, voisine, je m'en vais m'en retourner. Le soir descend. Voici qu'il se fait tard.

(La porte s'ouvre doucement et Angèle entre, chargée d'un grand panier et d'un gros paquet).

La Voisine. — Eh! mais, la voici justement. Bonsoir ma petite fille, donnez-moi la main. Comment vous appelle-t-on?

La Marraine (la débarrassant vivement). — Allons, mon Chou, dis bonsoir à Madame.

Angèle (bas, timidement). — Bonsoir.

La Voisine. — Est-elle gentille avec ses beaux yeux bleus ! Mais que ses petites mains sont froides!

Angèle (vivement). — Je n'ai pas froid.

La Voisine. — Vous êtes pourtant bien peu couverte !

La Marraine (vivement). — C'est ce que je lui dis toujours. Je lui dis: Si au moins tu mettais ton manteau...

Angèle (étonnée). — Mon manteau?

La Marraine (derrière la voisine, met un doigt sur ses lèvres en faisant de gros yeux).

— Mais Oui!... le bon gros manteau qui est dans l'armoire...

La Voisine (riant). — Mais elle ne les aime pas, elle n'aime pas les manteaux non plus... N'est-ce pas ma mignonne? Comme elle vous regarde! On dirait que vous lui faites peur!

Angèle. — Oh! non Madame.

La Voisine. — Non, non, je vois, c'était pour rire. Adieu voisine, je ne vous retiens pas plus longtemps.

La Marraine. — Adieu, Adieu. La prochaine fois vous prendrez une tasse de café.

La Voisine (riant). — La prochaine fois, c'est cela! (Elle sort).

SCENE III

Les mêmes, moins la voisine

La Marraine (durement). — Qu'est-ce que cela signifie? Il y a une demi heure que tu devrais être à la maison. Et puis, une autre fois, quand quelqu'un te dira bonjour tâche de répondre poliment.... et de ne pas me regarder comme si j'étais un ogre... Quoi ? Que dis-tu ?

Angèle. — Rien, Marraine.

La Marraine (la menaçant de la main). — Si tu t'avisais de répliquer! (l'attirant vers elle brutalement). Tu as fait une tâche sur ta robe.

Angèle. — Il y a longtemps.

La Marraine. — Ce n'est pas une raison. Quand cette robe là sera usée, tu n'en auras pas d'autre, je te préviens. Nous te mettrons dans un sac (elle secoue Angèle et s'assied tandis que la petite fille se tient debout devant elle, les yeux baissés). D'abord, as-tu fait tout l'ouvrage que je t'ai commandé ?

Angèle. — Oui, Marraine.

La Marraine. — Tu as soigné la vache ?

Angèle. — Oui.

La Marraine. — Donné du grain aux poules?

Angèle. — Oui.

La Marraine. — Lavé et rangé la vaisselle?

Angèle. — Oui,

La Marraine. — Raccommodé mes bas? (signe affirmatif). Ciré mes souliers du dimanche ? Je parie que tu as oublié mes souliers.

Angèle. — Non, Marraine, je les ai cirés.

La Marraine. — Bien. Passons à tes commissions. Ton panier ?

Angèle (l'apportant). — Le voici. (Elle l'ouvre).

La Marraine (examinant). — Le sucre, la farine..., le café et la chicorée..., le riz..., la graisse.

Angèle (apportant le paquet). — Voici le crin pour votre oreiller.

La Marraine. — Je ne vois pas les pommes de terre ?

Angèle. — Marraine, je n'ai pas rapporté les pommes de terre.

La Marraine. — Quoi ! Tu as oublié !

Angèle. — L'homme n'a pas voulu que je les rapporte. Il a dit que c'était trop lourd et qu'il viendrait lui-même demain matin.

La Marraine (se levant, furieuse). — Paresseuse ! Mendiante ! Tu t'es plainte à cet homme !

Angèle (tremblante). — Non, Marraine.

La Marraine. — Trop lourd ! 5 kilogs de pommes de terre, je vous demande un peu ! Tu te prends donc pour une princesse ? A propos, Mademoiselle, j'en ai appris de belles sur votre compte ! Il paraît, maintenant, que vous donnez mon pain et mon saindoux aux pauvres des grands routes ?

Angèle. — Un pauvre est venu hier, c'est vrai.

La Marraine. — Et Mademoiselle s'est permise de lui faire l'aumône.

Angèle. — Je lui ai donné ma tartine.

La Marraine. — Et le café ?

Angèle. — Mon café aussi.

La Marraine. — Ah! ton café aussi !... Tu n'avais donc pas faim !«... C'est donc que je te nourris trop... Eh! bien, ma fille, puisque tu trouves bon de jeter ton souper aux pauvres, tu t'en passeras ce soir.

Angèle. — Marraine ! C'était si loin et j'a! si faim !

La Marraine. — Tant mieux, gourmande, j'en suis bien aise. Tu n'en seras que mieux punie. Au lit. Au lit, méchante enfant !

Anugèle. — Faut-il donc me coucher tout de suite ?

La Marraine. — Tout de suite, à l'instant même. Et ne t'avise pas d'allumer la lampe ou sinon...

Angèle. — Marraine! Rien qu'une bougie!

La Marraine. — Non !

Angèle. — Marraine!... Il fait si noir !

La Marraine (ricannant). — Ma belle, prends garde à toi ! C'est aujourd'hui la première nuit de mai, et c'est une nuit où il se passe toujours des choses extraordinaires. Peut-être le diable entrera dans ta chambre! eh! eh! eh!

Angèle. — Marraine !

La Marraine (baissant la voix mystérieusement). — Ecoute!... Tu n'entends pas ?

Angèle (s'accrochant à sa robe). — Marraine !

La Marraine (s'éloignant en riant). — Eh! eh! eh!... Adieu ma fille, bonne nuit. (Elle la repousse brutalement). Prend garde au diable ! (Elle sort en riant).

SCENE IV

Angèle. — La Grand'Mère

(Angèle, qui a couru jusqu'à la porte derrière la Marraine, reste un instant immobile, consternée, puis elle revient précipitamment vers le fauteuil de la grand'mère et se blottit contre elle.

La Grand'Mère. — C'est toi, ma petite Angèle ?

Angèle. — Oui, grand'mère.

La Grand'Mère, lui caressant le visage. — Oui. Je reconnais tes cheveux... et tes petites joues rondes. Je n'y vois plus beaucoup. Mais, toi, je n'ai pas besoin d'yeux pour te voir.

Angèle. — Grand'mère!

La Grand'Mère. — Je n'entends plus grand'chose. Mais, toi, je t'entends bien toujours (pause). Où est ta marraine?

Angèle. — Je ne sais pas. Peut-être couchée.

La Grand'Mère. — Est-il donc tard?

Angèle. — Non, pas très tard.

La Grand'Mère. — Mais il fait déjà nuit.

Angèle. — Presque tout à fait nuit...

La Grand'Mère. — On ne m'a pas donné mon lait.

Angèle. — Moi non plus, Grand'Mère, je n'ai pas soupé.

La Grand'Mère. — Pourquoi cela?

Angèle. — Parce qu'on m'a punie.

La Grand'Mère. — On t'a punie et on m'a oubliée... Cela arrive quelquefois.

Angèle. — Souvent.

La Grand'Mère. — Ce n'est rien, ma mignonne, ne pleure pas. Il ne faut pas pleurer. Cela ne durera pas toujours.

Angèle. — Non?

La Grand'Mère. — Non bien sûr... pas toujours... Nous partirons un jour, tu verras cela.

Angèle. — Où irons-nous, grand'mère?

La Grand'Mère, geste vague. — Oh! loin d'ici... très loin...

Angèle (craintive). — Avec Marraine?

La Grand'Mère. — Certainement non. Nous irons... Nous ir...ons.

Angèle. — Grand'Mère! Raconte moi une histoire.

La Grand'Mère. — Je ne sais pas ce que j'ai... ma tête ne va plus.

Angèle. — Tu sais bien... l'histoire de Peau d'Ane.

La Grand'Mère. — Peau d'Ane...

Angèle (se dressant brusquement). — Je crois qu'on a frappé (elle va écouter vers la porte). Non, ce n'est rien. Eh! bien Grand'-Mère? (Silence) Grand'Mère! (pause). On dirait qu'elle s'est endormie (pause) Grand'-Mère! (pause). Elle dort... comme elle est pâle!... Oh! je n'aime pas la voir dormir comme cela! (pause). Si au moins j'avais ma poupée pour me tenir compagnie, je dormirais aussi (elle regarde autour d'elle et appelle:) Ninette! Ninette!... Où es-tu ma chérie?... Ah! c'est vrai!... Je l'ai cachée sous le lit, pour que marraine ne la trouve pas (elle tire une poupée en chiffons de dessous la paillasse et, tenant serrée contre elle, elle se fourre sous la couverture en laissant tomber ses sabots).

Maintenant, ma chérie, nous allons dormir... Eh! bien! pourquoi me regardes-tu comme cela? Aurais-tu peur? Est-ce qu'on a peur! Une grande fille de trois ans ½. Moi, je n'ai pas peur... Je n'ai pas peur du tout (elle se redresse et regarde autour d'elle avec effroi). Oh! Il fait de plus en plus noir! (Elle se recouche et ramène la couverture sur elle. Gros soupir. Elle se redresse encore)... ...Si grand'mère était éveillée elle te raconterait une histoire. Moi, je ne peux pas... Je suis trop petite. Mais, si tu veux, je vais te chanter une chanson. (Elle se retourne et regarde derrière elle, puis chante d'une voix tremblante):

Au clair de la lune
Mon ami Pierrot
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte
Je n'ai plus de feu
Ouvre moi ta porte
Pour l'amour de Dieu

Voix dehors. —

Au clair de la lune
Pierrot répondit
Je n'ai pas de plume
Je suis dans mon lit
Va chez la voisine
Je crois qu'elle y est
Car dans sa cuisine
On bat le briquet.

Angèle (stupéfaite). — Qu'est-ce que cela veut dire! (Elle écoute — silence — elle se frotte les yeux).

Ninette, je crois que nous avons rêvé... N'est-ce pas?... Nous nous sommes endormies et nous avons rêvé qu'on chantait derriè-

re la fenêtre. Ce n'est rien. Ce n'est rien du tout... Eh! Qu'est-ce que c'est que cette vilaine grimace?... Oh! la petite sotte! Elle pleure... Allons, allons, enfant, venez ici bien vite qu'on vous embrasse (elle l'embrasse). Là... Maintenant encore une chanson, et puis nous dormirons (elle chante d'une voix plus assurée:

Qu'est-ce qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine,
Qu'est-ce qui passe ici si tard,
Gai, gai, dessus le quai.

Voix dehors. —

Ce sont les chevaliers du Roi,
Compagnons de la Marjolaine,
Ce sont les chevaliers du Roi,
Gai, gai, dessus le quai.

(Silence, Angèle qui s'est fourrée sous les couvertures émerge petit à petit, pendant les derniers mots, puis elle se dresse assise sur son lit, la poupée toujours dans les bras et chante d'une petite voix vacillante et tout effrayée:)

Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine,
Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici si tard,
Gai, gai, dessus le quai.

Voix. —

Chercher une fille à marier,
Compagnons de la Marjolaine,
Chercher une fille à marier,
Gai, gai, dessus le quai.

(Une grande lumière éclaire soudain la chambre).

Angèle (émerveillée). — Oh! la jolie lumière!... Grand'Mère. Vois-tu la belle lumière!

La Grand'Mère (d'une voix claire, se dressant assise, en écartant son châle). — C'est le clair de lune, mon enfant.

Angèle (respirant). — Ce parfum...

La Grand'Mère. — C'est l'aubépine en fleurs.

Angèle. — On a poussé le fenêtre tout doucement...

La Grand'Mère. — C'est le printemps! Ce sont les pommiers qui t'appellent.

Angèle (ravie). — Ils sont tout roses dans la lumière... Tout est rose!

La Grand'Mère. — Tout rayonne!

Angèle (courant à elle). — Grand'mère! Comme tu as de beaux yeux!

La Grand'Mère. — C'est pour mieux te voir mon enfant.

Angèle. — Et ces jolis bras blancs!

La Grand'Mère. — C'est pour mieux t'embrasser mon enfant.

Angèle. — Grand'mère! Tu n'es plus vieille!

La Grand'Mère. — C'est que c'est aujourd'hui la première nuit de mai, où il s'accomplit des choses merveilleuses!

Angèle (soupçonneuse). — Le diable...

La Grand'Mère. — Les fées... (elle lève le doigt). Ecoute!

Voix dehors. —

Angèle.

Angèle (courant à la fenêtre qu'elle ouvre toute grande). — Oui!... Me voici! (émerveillée) Oh! Grand'Mère regarde le ciel.

La Grand'Mère. — Il est tout plein d'étoiles.

Angèle. — Mais tous les arbres sont en fleurs!

Voix. —

Angèle!

Angèle. — Grand'mère... Que faut-il faire.

La Grand'Mère. — Il faut partir bien vite, ma petite fille. Allons, dépêchons-nous! (Angèle met ses sabots en hâte tandis que la grand'mère s'enveloppe de son châle. Et elles sortent.) Rideau.



ACTE II

Près du palais. Dans les jardins. Au Royaume des chansons.

Les demoiselles d'honneur, dansent et chantent.

Sur le Pont
D'Avignon
Tout le monde y danse
Sur le Pont
D'Avignon
Tout le monde y passe en rond
Les bell' dam' font comm' çà
Et puis encor comm' ça, etc...

Saint-Eloi (sortant du palais). — Holà! Mesdemoiselles, hola! Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce ainsi que doivent se tenir celles qu'on a choisies comme demoiselles d'honneur de notre future princesse?

1re Demoiselle. — Mais, monsieur Saint-Eloi, quel mal y a-t-il à danser.

Saint-Eloi. — Une demoiselle de la Cour doit avoir de la tenue! Il ne s'agit donc pas de tourner en rond comme vous le faisiez, ou de tripoter à son nez comme cette petite.

2e Demoiselle. — A son âge, c'est bien permis.

3e Demoiselle. — Que voulez-vous que nous fassions pour nous distraire?

Saint-Eloi. — Apprenez le protocole.

2e Demoiselle. — C'est trop ennuyeux!

1re Demoiselle. — On nous a dit, pourtant, que notre rôle serait d'amuser et de récréer notre reine.

Saint-Eloi. — Une reine ne s'amuse pas à des chansons d'enfants!

4e Demoiselle. — C'est pourtant ici le royaume des chansons.

Saint-Eloi. — Chaque chose en son temps.

3e Demoiselle (à la 2e). — Bah! c'est un vieux bonhomme! Il n'est plus de notre temps!

2e Demoiselle. — Chut, S'il t'entendait!

Saint-Eloi. — Il s'agit d'autant plus d'être sérieuses que des invités aux fêtes prochaines sont arrivés déjà.

4e Demoiselle. — Ils sont bien pressés!

Saint-Eloi. — Silence! Ils sont donc arrivés. Je dois aller les prendre pour visiter avec eux le palais et les jardins.

2e Demoiselle. — On n'est jamais tranquille nulle part!

Saint-Eloi. — Taisez-vous! Tenez-vous

donc bien toutes. Car je vais les chercher, et nous allons passer par ici.

1re Demoiselle. — Quels sont ces invités, qui arrivent de si bonne heure ?

Saint-Eloi. — Il y a le général Malbrouck, qui, dans trois jours, s'en va-t-en guerre. Il y a les princesses Girofflée et Girofla...

3e Demoiselle. — Les deux jumelles du royaume voisin?

Saint-Eloi. — Elles-mêmes. Puis il y a Monsieur Cadet-Roussel, président de la 12e république.

4e Demoiselle. — Cet hurluberlu!

Saint-Eloi. — C'est un grand personnage, si c'est un tout petit esprit. Vous voyez donc que ce sont des invités de qualité, et qu'il faudra bien les recevoir!

2e Demoiselle. — Ne craignez rien! Nous serons sages comme des images.

Saint-Eloi. — J'y compte bien!

(Il sort).

1re Demoiselle. — Ouf! le voilà parti tout de même! Si nous continuions à danser?

2e Demoiselle. — Il sera bien temps de nous tenir tranquilles quand ces personnages arriveront!

3e Demoiselle. — Oui! Continuons! Saint-Eloi est un vieux grognon. Ne l'écoutons pas.

4e Demoiselle. — Quelle ronde chantons-nous?

1re Demoiselle. — Chantons «J'ai descendu dans mon jardin». C'est la plus jolie.

2e Demoiselle. — C'est çà! commence, toi, tu nous donneras le ton.

3e Demoiselle. — Mettez-vous là. Je commence :

> J'ai descendu dans mon jardin (bis).
> Pour y cueillir le romarin!
> Gentil coqu'licot, Mesdames,
> Gentil coqu'licot nouveau, etc.

(Au moment où la ronde est complète, entrent Saint-Eloi et les invités).

Saint-Eloi (furieux). — Voulez-vous bien! Voulez-vous bien!

(La danse s'arrête, les demoiselles font de grandes révérences).

Je vous demande pardon, ô mes hotes, de cette incongruité. Croyez qu'elles seront punies de ce laisser-aller inqualifiable!

Général Malbrouck. — Cela n'est rien, Chambellan. Morbleu! Ces petites ont l'air bien gentilles!

Giroflée. — Et elles ont bien raison de danser. Comment, M. Saint-Eloi, cela ne vous met pas le cœur en fête?

Saint-Eloi. — Non, princesse. J'aime avant tout la discipline.

Général Malbrouck. — Vous avez raison, Saprebleu! La discipline, il n'y a que ça! Mais une fois n'est pas coutume.

Saint-Eloi. — Allez plus loin, Mesdemoiselles, nous reparlerons de ceci. Excusez-moi de ce manque de tenue! Je les avais pourtant bien sermonnées. Mais elles ne respectent même pas mes cheveux blancs! (Sortent les demoiselles).

Cadet-Roussel. — Tout cela s'est fait bien vite, M. le Chambellan. Lorsque je vous ai vu, voici un mois, à la Cour du Roi Dagobert, il n'était pas question des fiançailles de son fils.

Saint-Eloi. — Sans doute. Mais vous savez ce qui est arrivé. Lorsqu'il hérita, voici six semaines de ce royaume, le roi Dagobert, trop occupé par le sien, décida de le donner à son fils, le prince Charmant, que l'on couronne dans deux jours...

Cadet Roussel. — Mais cela ne nous explique pas le mariage précipité du prince!

Saint-Eloi. — Imagine-t-on un roi sans reine? Cela ne s'est jamais vu! On respecte bien plus un roi marié qu'un roi célibataire!

Général Malbrouck.— Mais, jarnicoton! Qui donc le prince Charmant épouse-t-il?

Saint-Eloi. — Ah! Voilà!

Girofla. — Nul n'a pu — ou voulu nous le dire.

Giroflée (soupirant). — Et je sais, pourtant, qu'il aimait quelqu'un...

Girofla. — N'est-ce point la princesse Héliante?

Giroflée. — Ou cette vilaine et paresseuse princesse au pois?

Saint-Eloi. — Je n'en sais rien!

Cadet-Roussel. — Vous n'en savez rien? Mais c'est incroyable! Ne vous l'a-t-on pas dit? Et même, n'y a-t-il plus de trous aux serrures ?

Saint-Eloi. — Non! Je n'en sais rien! Et, ce qui est plus fort, c'est que le prince Charmant n'en sait rien lui-même, pas plus que le roi Dagobert, et qu'aucun d'entre nous!

Général Malbrouck. — Parbleu, Saprebleu! Jarnicoton! Chambellan, vous ficheriez-vous de nous?

Saint-Eloi. — Oh! Général! Y pensez-vous!

Général Malbrouck. — Mordiable, expliquez-vous sans bégayer !

Saint-Eloi. — Voici ce qui s'est passé : Vous savez que le prince Charmant a pour marraine la fée Mimosa. Lorsque Dagobert eut décidé de marier son fils, il la vit soudain descendre du ciel sur un char de feu, traîné par des cygnes.

Général Malbrouck. — Oui. Pour ce qui est des moyens de transport, la fée Mimosa a toujours été excentrique.

Saint-Eloi. — Je n'osais le dire. Elle descendit donc, et lui dit :

« Dagobert, mon ami, il faut que tu ne laisses choisir la fiancée de ton fils. Je la choisirai selon mon cœur et mon choix lui agréera. »

« Madame la fée, répondit Dagobert, vous avez toujours été si bonne pour le prince Charmant que je serais le dernier des sauvages si je vous refusais cela. »

Alors il mit à sa disposition toute une compagnie de Chevaliers de la Marjolaine ; elle prit avec elle l'ami Pierrot — le fiancé de Mademoiselle (il salue Giroflée) — et ils sont partis nous ne savons où, pour ramener ici la future princesse.

Voilà tout ce que je puis vous dire. Ce que je sais encore, c'est que tout ce monde-là doit revenir aujourd'hui même, qu'on les attend d'un moment à l'autre, et que le prince Charmant est anxieux de connaître l'épouse qu'on lui destine !

Cadet-Roussel. — Bravo ! Voilà une manière de se fiancer qui me plait, et j'approuve fort le bon roi Dagobert pour sa décision !

Girofla. — Oh ! Monsieur ! Et si le prince Charmant allait ne pas aimer celle que choisira la fée ?

Giroflée (soupirant toujours). — S'il en aimait une autre ?

Cadet-Roussel. — Au fait, c'est vrai. Tout cela est bien dangereux.

Général Malbrouck. — Je n'aime, morbleu, pas beaucoup les façons de toutes ces fées. Elles vivent toujours dans les nuages, et leurs inventions sont souvent bien saugrenues !

Saint-Eloi. — C'est aussi mon avis. Mais que voulez-vous ! Les fées sont les fées ! Et depuis l'aventure arrivée à la Belle au bois dormant, il n'y a plus un père qui ose leur résister ! D'ailleurs, Princesse Giroflée, votre marraine, la fée Libellule, ne vous a-t-elle pas amené de la même façon votre fiancé, Pierrot ?

Général Malbrouck. — Enfin, qui vivra verra ! En attendant, si nous allions visiter la caserne ?

Cadet-Roussel. — C'est cela. Allons-y.

Saint-Eloi. — Si vous voulez me suivre ?

Giroflée. — Allez-y sans moi, je vous prie. Je suis fatiguée déjà. Je vous attendrai ici.

Girofla. — Je resterai près de toi, sœurette.

Giroflée. — Non, va, je préfère être seule.

Giroflée (seule). — Est-ce possible, mon

Dieu! Le prince Charmant qui prétendait m'aimer ! qui m'avait toujours promis de me choisir pour reine ! Me délaisser ainsi. En épouser une autre ! Ah ! J'ai le cœur bien gros. (Elle pleure).

Le Prince Charmant (entrant). — Ils vont arriver bientôt. Je devrais me réjouir — et me voici plus triste qu'un jour sans soleil !

Ah! Giroflée !

Giroflée. — Prince !...

Le Prince. — Vous pleurez Giroflée? Ah! mon amie! C'est pour moi que vous répandez ces larmes !

Giroflée. — Ah! Prince! Je croyais tant à votre parole et je vous aimais de si bon cœur !

Le Prince. — Ne vous a-t-on pas dit que ma marraine, la fée Mimosa, avait tout décidé, tout voulu !

Giroflée. — Pourquoi ne pas lui avoir dit que vous m'aviez promis d'être votre princesse ?

Le Prince. — Tout s'est fait sans qu'on m'en parle. Ma marraine est bonne, mais si vive ! Cette idée de vouloir mon bonheur, de choisir pour moi, l'a comme aveuglée ; elle a voulu mon bien si vite et si fort qu'elle n'a même pas songé à me consulter!

Giroflée. — Et vous accepterez ainsi de me laisser toute seule ? De me laisser devenir la femme de ce paysan de Pierrot que je déteste ? Ah! prince! vous ne m'aimez plus !

Le Prince. — Si, Giroflée. Ne pleurez plus. Il ne faut jamais désespérer, même quand tout paraît s'unir contre nous. Conservons notre tendresse et notre espoir, Giroflée. Peut-être les fées et le destin finiront-ils par arranger nos affaires. Ils en ont arrangé bien d'autres !

Giroflée. — Mais les chevaliers vont revenir avec votre fiancée ! On les attend d'un moment à l'autre, et vous parlez encore ainsi!

Le Prince. — Depuis que je suis au monde, on m'a appris qu'il fallait toujours bien faire et avoir confiance. Je ne croirais plus à rien, si ce que vous craignez s'accomplissait !

Giroflée. — Que n'ai-je votre calme !

Le Prince. — Allons, venez! J'entends les demoiselles d'honneur qui arrivent. Entrez dans le palais. Allez vous reposer dans votre chambre. Moi, je vais me préparer à recevoir bien dignement les voyageurs. (Ils sortent).

(Entrent, de divers côtés, les demoiselles d'honneur. Grand brouhaha.)

1re demoiselle. — Les voici ! Ils arrivent.

2e demoiselle. — On entend déjà les chevaliers chanter le long de la route !

3e et 4e demoiselles. — Rangeons-nous ! Tenons-nous bien ! Jeanne, refais mon nœud! Lucienne! Arrange mes boucles! Dépêchez-vous !

2e demoiselle. — Ecoutez! Ils arrivent! (Chœur en coulisse).

Qu'est-ce qui passe si tard
Compagnons de la Marjolaine
Qu'est-ce qui passe si tard
Gai, gai, dessus le quai, etc...

(Le chœur se rapproche. Entrent les chevaliers; ils portent, sur des palanquins fantaisistes, Angèle et la Grand'Mère. Pierrot les accompagne).

Le Capitaine. — Silence! Fixe!

Les demoiselles. — Vivent les chevaliers ! Vive la princesse !

Pierrot. — Descendez, Mesdames. Nous voici arrivés au but de notre voyage.

Angèle. — Oh! Grand'mère! Le beau jardin! Le beau palais ! Les jolis costumes!

La Grand'Mère. — Je savais bien, ma petite, qu'en quittant un lieu si triste, nous ne pouvions trouver qu'un jardin très beau.

Angèle. — Ah! Pierrot! Que va-t-il nous arriver maintenant ? (Entrent Saint-Eloi et les invités).

Le Capitaine des Gardes. — Monsieur Saint Eloi, notre mission est accomplie. Nous revenons sains et saufs. Pas de mort, pas de blessé. Un seul cas de rougeole. Et je remets entre vos mains celles qu'on nous a dit d'amener.

Saint-Eloi. — Bravo, Capitaine. Nous songerons à vous décorer. Ah! ah! Voyons cette princesse...

Hein! Qu'est-ce que cela ?!

Je n'en crois pas mes yeux! Comment capitaine! Il s'agissait de découvrir une princesse digne de notre roi, et vous nous ramenez une petite paysanne! Avec une poupée entre les bras, encore! Quelle est cette plaisanterie ?

Le Capitaine. — Mais, Monsieur de Chambellan.

Saint-Eloi. — Il n'y a pas de Chambellan qui tienne. Vous serez puni comme il faut. (Le Capitaine pleure bruyamment).

Ah! ça, mademoiselle, qui êtes-vous ?

Angèle. — Je suis la petite Angèle. J'étais maltraitée par ma marraine et grand'mère l'était aussi. Les chevaliers sont passés, la nuit de mai, avec mon ami Pierrot. Ils nous ont appelées et nous voici.

Saint-Eloi. — Incroyable! Incroyable! Ceci est plus fort que tout! Qu'on aille chercher les gendarmes et les juges! Si c'est un af-

front que vous avez voulu faire à notre prince, vous, Capitaine et vous, Pierrot, vous allez vous en repentir avant longtemps !

(Mai. ici, des buissons s'ouvrent et, dans un nuage de lumière, la fée Mimosa apparaît.)

La fée Mimosa. — Tais-toi, Eloi, cesse de gronder, car cette enfant, c'est moi qui l'ai choisie !

Saint Eloi (proterné, ainsi que les demoiselles, tandis que les soldats tendent leurs lances). — Vous ! Madame la fée ! Vrai ! Je n'y comprends plus rien.

La fée. — Ne sais-tu pas, ô Eloi, qui ne regarde que les apparences, que la douleur est la plus haute des noblesses, et que toutes les souffrances, supportés par cette enfant en ont fait l'égale des rois ? Ne sais-tu pas que le malheur nous rend dignes de toutes les gloires, et qu'elle a mieux mérité son bonheur, cette fillette misérable, que bien des princesses qui n'ont rien subi pour l'obtenir ?

Fais-lui donc, Eloi, l'accueil que tu lui dois, ainsi qu'à sa grand'mère, et conduis-les vers ton jeune maître avec tout le respect qu'il faut témoigner à tous ceux que les fées protègent. (Elle s'approche d'Angèle, et la réconforte).

Saint-Eloi. — Il en sera fait selon votre volonté, Madame. Je ne suis qu'un pauvre chambellan qui ne comprend pas trop toutes ces choses ; mais ça ne fait rien: je vous crois !

Soyez-donc les bienvenues, Mesdames, et veuillez m'accompagner auprès du prince Charmant, mon maître. Quant à vous, Mesdemoiselles, et vous chevaliers, chantez en l'honneur de nos hôtes vos chants les plus beaux, que vous répétez d'ailleurs, tous les jours, depuis deux mois.

Demoiselles et Chevaliers. — Vivat ! Vivat ! vive la princesse Angèle !

Chœur. —

Que t'as de belles filles
Giroflée, Girofla
Que t'as de belles filles
L'amour m'y compt'ra, etc..

(Le cortège s'organise).

Rideau

ACTE III

1er tableau.

Dans le Parc.

(Angèle, en grande toilette. La Grand'Mère, simple robe de satin noir, bonnet de dentelle.)

La Grand'Mère. — Ainsi, ce Pierrot est le fils du meunier ?

Angèle (distraite par sa toilette). — Oui, grand'mère.

La Grand'Mère. — Le petit garçon qui nous apportait la farine ?

Angèle. — Et quand marraine n'était pas là, nous nous amusions joliment à causer, tous les deux !

La Grand'Mère. — Il t'aimait bien !

Angèle (subitement sérieuse). — Je l'aimais bien aussi !

La Grand'Mère. — Le jour où il a quitté le village, tu pleurais !

Angèle. — Il pleurait aussi. Je m'en souviens bien.

La Grand'Mère. — Son père étant mort, il allait habiter chez un oncle, bien loin...

Angèle (vivement). — Et puis on nous a raconté qu'il était mort aussi. Mais ce n'était pas vrai. C'était sa marraine, la fée Mirabelle qui l'avait enlevé pour lui faire épouser une princesse.

La Grand'Mère. — La princesse Giroflée... omme la fée Mimosa a fait enlever mon Angèle pour qu'elle épouse un prince...

Angèle. — Oui, Grand'Mère. (Pause). Un petit meunier épouser une princesse, c'est drôle, n'est-ce pas, Grand'mère ?

La Grand'Mère. — Et une petite paysanne qui épouse un prince... C'est bien drôle aussi, n'est-ce pas, ma mignonne ?

Angèle (songeuse). — Oui, Grand'Mère.

La Grand'Mère. — Espérons qu'ils seront heureux tous les deux, le meunier et la paysanne...

Angèle. — Comment ne serait-on pas heureux quand on est Reine, quand on vit dans un beau palais. (Elle regarde sa robe avec complaisance). Comment trouves-tu le prince, grand'mère ?

La Grand'Mère. — C'est un gentil Monsieur.

Angèle (vivement). — Pierrot est plus gentil! (Réfléchissant.) Mais le prince a un bel habit tout doré...

La Grand'Mère. — Quand Pierrot deviendra l'époux de Giroflée, il aura, lui aussi, un bel uniforme tout doré...

Angèle (riant). — Je ne vois pas Pierrot dans un habit doré !

La Grand'Mère. — Mon Angèle porte bien de la soie brillante...

Angèle (vivement). — Tu trouves ma robe jolie, n'est-ce pas, Grand'mère?

La Grand'Mère. — Très jolie, ma mignonne.

Angèle. — Et ce bracelet, ces boutons, ce collier...C'est un peu lourd, tout cela, mais on s'y fait...

La Grand'Mère. — Prends garde! Tu marches dans la traîne!

Angèle. — J'ai failli tomber ! Ah ! j'aurai de la peine à courir ! (Soupirant.) Allons! Il faut souffrir pour être belle. (Pause). Grand'mère, pourquoi n'as-tu pas mis la belle chaîne d'or que l'on t'a apportée avec la nouvelle robe?

La Grand'Mère. — Que ferais-je d'une chaîne d'or? Je n'en ai pas besoin, ma fille.

Angèle. — Et les bagues? Et le diadème de brillants ?

La Grand'Mère (riant). — Un diadème? Des bagues ? A une vieille paysanne ! Je n'ai pas envie de faire rire de moi !

Angèle. — Mais on n'aurait pas ri! On n'aurait pas osé !

La Grand'Mère. — Crains-tu donc, mon Angèle, que je ne te fasse pas honneur... avec ma robe toute simple et mon bonnet ?

Angèle (la regarde, puis se jette dans ses bras). — Non, Grand'Mère! Tu es aussi belle qu'une princesse! (Elle l'embrasse et trébuche). Décidément, cette traîne est agaçante, il faudra que je la fasse couper ! (Elle s'évente.) Dieu! que j'ai chaud! (Elle ôte son collier et ses bracelets.) Ah! Cela fait du bien, je suis plus à mon aise!

La Grand'Mère (qui regarde vers le fond). — Tiens! Voilà Pierrot qui sort du palais !

Angèle (battant des mains). — Il vient ici!?

La Grand'Mère. — Non... Il entre dans l'orangerie. Pauvre Pierrot! Il a l'air bien mélancolique !

Angèle (confidentielle). — Je crois que ce mariage ne lui fait pas plaisir.

La Grand'Mère. — Pourtant, il habitera demain dans un palais, et la princesse Giroflée est bien agréable...

Angèle (avec une moue). — Oui... je ne dis pas... Pourtant... (pause.) Où est le palais de Pierrot, dis, grand'mère ? Te l'a-t-il montré ?

La Grand'Mère. — Oh! Il n'aurait pas pu me le montrer! C'est bien trop loin d'ici ! Tout là-bas, derrière la montagne. Quand il sera marié, nous ne le verrons plus guère, notre Pierrot !

Angèle (attristée). — Vraiment? Tu es bien sûre? On ne m'avait pas dit cela !

La Grand'Mère. — Que t'avait-on dit ?

Angèle. — Rien. Mais je pensais... Je m'imaginais... (Elle se détourne, feint de cueillir une fleur et s'essuie les yeux).

La Grand'Mère. — Eh! mais... On dirait que tu pleures ?

Angèle. — Je me suis piquée à une épine. (Pause.) Grand'mère... si j'avais envie de jouer dans le Parc avec Pierrot, crois-tu qu'on me le permettrait ?

La Grand'Mère. — Je ne sais pas! Est-ce que tu t'ennuies?

Angèle. — Je ne m'ennuie pas... Mais je ne m'amuse pas beaucoup. Pourquoi Pierrot ne vient-il pas plus souvent près de nous?

La Grand'Mère. — Parce qu'il tient compagnie à sa fiancée.

Angèle. — Le Prince pourrait bien, lui aussi, me tenir compagnie. Mais on ne le voit presque jamais. On dirait que je lui fais peur!

La Grand'Mère. — Ce serait plutôt toi qui aurais peur de lui. Dès qu'il approche, tu fuis!

Angèle. — C'est que... je ne sais pas comment lui parler! Quand il me parle, je ne comprends pas. Alors, quand nous serons mariés, cela ne sera pas amusant.

La Grand'Mère. — Tu apprendras le langage des princesses.

Angèle (inquiète). — Tu crois ?...

La Grand'Mère. — Mais oui, mais oui. On te donnera des professeurs.

Angèle (encore plus inquiète). — Et faudra-t-il apprendre aussi à danser gracieusement comme la princesse Giroflée? Et à jouer du luth! Et à faire de belles révérences?

La Grand'Mère. — Naturellement.

Angèle (tristement).— Ah! (pause, avec une soudaine vivacité:) Grand'Mère, je voudrais bien courir après les papillons !

La Grand'Mère. — Quelle idée biscornue, mon enfant!

Angèle. — Ou cueillir des jonquilles... Ou bien marcher pieds nus dans le ruisseau, comme je faisais avec Pierrot. C'était amusant!

La Grand'Mère. — Il n'est plus question de ces jeux!

Angèle. — Eh bien! Qu'on me donne un bas à tricoter... Une vache à mener aux champs... Je ne sais pas moi, je n'ai pas peur de travailler, Grand'Mère!

La Grand'Mère. — Ce ne sont pas là des besognes de princesse!

Angèle (effrayée). — Mais alors, que vais-je faire du matin au soir?

La Grand'Mère. — Quant à cela, sois tranquille! N'as-tu pas cent choses à apprendre. Et puis tu n'auras pas à t'amuser toi-même. Les demoiselles d'honneur sont là pour te distraire. Mais voici la princesse Giroflée!

SCENE II

Les mêmes, Giroflée et Girofla

Giroflée (sans voir Angèle et la Grand'-Mère). — Non, Girofla! Tout ce que tu me diras est inutile. Ce Pierrot est un rustre.

Girofla. — Vous parlez ainsi parce qu'il n'est pas encore venu vous saluer aujourd'hui. Mais vous le recevez si mal!

Giroflée. — Faudrait-il pas que je fasse l'empressée avec ce petit paysan!

Girofla. — Moi, je le trouve bien doux et bien gentil. Et il a d'aussi bonnes façon qu'un seigneur.

Giroflée. — Je ne dis pas. Mais il me déplaît.

Girofla. — Avouez plutôt qu'un autre vous plaît mieux!

Giroflée. — Tais-toi, Girofla. Tu dis des sottises! (pause) Tous les hommes sont des fourbes. Et le mieux qu'on puisse faire, c'est de rester fille!

Girofla. — Voilà de belles dispositions pour entrer en ménage!

Giroflée. — Ne me rappelle pas mon malheur!

Girofla. — Au contraire, il faut y penser. Car enfin, la noce est pour demain!

Giroflée (soupirant). — La noce, oui... les deux noces (pause). Girofla, est-il vrai que le Prince Charmant a envoyé hier à cette Angèle un collier de perles admirables?

Girofla. — Il paraît.

Giroflée (riant). — Un collier de perles! A cette petite souillon! Elle sera bien belle, ma foi, ansi parée !

Girofla. — Vous êtes méchante, princesse!

Giroflée. — Non, mais c'est trop absurde à la fin (avec extase). Le Prince Charmant! Le fils du Roi! Le plus beau seigneur de la Cour!

Girofla. — Et qui sera roi lui-même, dans quelques heures!

Giroflée. — Voyons, Girofla, trouves-tu ce mariage raisonnable?

Girofla. — Ma foi...

Giroflée. — N'était-il pas plus naturel de lui donner pour épouse une princesse?

Girofla. — A vrai dire.

Giroflée. — Ne nous a-t-on pas enseigné qu'il faut des époux assortis?

Girofla. — Sans compter que ce pauvre prince n'a même pas été consulté!

Giroflée. — Et qu'il ne semble pas bien satisfait!

Girofla. — Quant à cela, il ne fait que pleurer du matin au soir.

Giroflée. — Non, Girofla, tu exagères!

Girofla. — Mais, princesse, vous le savez aussi bien que moi! Il a trempé trois mouchoirs, ce matin: on peut les voir sécher à sa fenêtre !

Giroflée (soupirant). — Il n'est pas le seul à pleurer, Girofla!

Girofla. — Vraiment, princesse! Et qui donc pleure encore?

Giroflée. — Ce n'est toujours pas moi!

Girofla. — Voyez comme on peut se tromper! A voir ces yeux rougis, j'aurais cru...

Giroflée. — Moi, pleurer pour un inconstant, pour un homme qui se laisse mener par le bout du nez!

Girofla. — Ah! Quand c'est une fée qui vous mène par le bout du nez!

Giroflée. — Pour un faible! Pour un capricieux!

Girofla. — Capricieux, non, il ne l'est pas!

Giroflée. — Rien que d'y penser, mon sang bout dans mes veines! Et plutôt que de pleurer... (elle éclate en sanglots et tombe dans les bras de Girofla). Ah! Girofla! Je suis bien malheureuse!

Girofla (apercevant Angèle et Grand'Mère). Faites attention, princesse; voici du monde! (Elles se retirent en hâte au moment où St-Eloi apparaît.)

Saint-Eloi (très affairé). — Où sont-elles? Où sont-elles! Ah! les voici! Mesdames, le prince approche. Permettez, Mademoiselle, que je rattache votre collier (il lui remet son collier. Angèle remet ses bracelets. St-Eloi va regarder dans la coulisse, revient, et, faisant un profond salut:)

Son Altesse le Prince Charmant!

SCENE III

Angèle, le Prince, la Grand'Mère (à l'écart).

Le Prince (révérence). — Mademoiselle...

Angèle (révérence). — ...

Le Prince (nouvelle révérence). — Mademoiselle... Princesse... je suis heureux...

Angèle (révérence). — Monsieur... Prince... L'honneur que vous me faites...

Le Prince. — Croyez bien que l'honneur est pour moi... (pause).

Angèle (montrant son collier). — Je vous remercie Prince pour ce beau collier...

Le Prince. — Croyez qu'il vous sied à ravir.

Angèle. — Plait-il?

Le Prince. — Je veux dire... Il vous va très bien (à part) elle ne comprend rien!

Angèle (ingénument). — Vraiment, vous ne trouvez pas qu'il est trop beau pour moi ?

Le Prince. — Rien n'est trop beau pour vous, princesse.

Angèle. — Vous devez avoir raison (pause).

Le Prince (avec effort). — Le temps est bien beau, ce matin.

Angèle. — En effet.

Le Prince. — Hier, quelques nuages...

Angèle (vivement). — Mais aujourd'hui, ils se sont dissipés!

Le Prince. — En effet. (Il tousse, Angèle tousse aussi avec déférence.)

Le Prince (prenant son courage à deux mains). On nous offrira tout à l'heure un divertissement agréable. Ces demoiselles vous en ont peut-être parlé?

Angèle (ânonnant). — Un di... divertissement?

Le Prince. — Un petit concert, sous les arbres... Aimez-vous la musique, Mademoiselle?

Angèle. — La musique?

Le Prince. — Les chansons. Ici, on chante toujours.

Angèle. — Et l'on ne pleure jamais?

Le Prince. — Jamais (Il s'essuie les yeux en détournant la tête). Mademoiselle Angèle, nous serons mariés demain...

Angèle. — Demain! Déjà!

Le Prince. — Oui, Mademoiselle.

Angèle. — Et Pierrot épousera demain la princesse Giroflée?

Le Prince. — Oui, (soupirant) ce sera un bien beau jour. (Il s'essuie les yeux.)

Angèle. — Un bien beau jour, oui prince. (Elle s'essuie les yeux.)

Le Prince (révérence). — Mademoiselle...

Angèle (révérence). — Monsieur... (Le Prince s'éloigne de quelques pas, et Angèle sort avec Grand'Mère. Puis le Prince revient vivement sur le devant de la scène au moment où entre Pierrot.)

SCENE IV

Pierrot, Le Prince

Le Prince. — Ah! Pierrot, mon ami! Je suis bien malheureux!

Pierrot. — Malheureux! Vous, le plus fortuné des hommes!

Le Prince. — En quoi donc me trouves-tu fortuné ?

Pierrot. — N'êtes-vous pas fiancé à la plus aimable personne ? Ne serez-vous pas demain à la tête d'un royaume ?

Le Prince. — Je serai roi, c'est vrai. Quant à la future reine, je préfères ne pas en parler.

Pierrot. — Je ne comprends pas ! N'est-elle pas douce, charmante et bonne ?

Le Prince. — Peut-être ! Mais j'en sais de p s douces encore et de plus belles !

Pierrot (avec feu). — Je n'en ai jamais rencontré !

Le Prince (avec reproche). — Comment peux-tu parler ainsi, toi qui épouse demain la princesse Giroflée.

Pierrot. — Hélas !

Le Prince. — Tu soupires ! Pierrot, tu n'es pas digne de ton bonheur !

Pierrot. — Et vous, Prince, êtes-vous digne du vôtre ?

Le Prince (marchant avec agitation). — Quel caprice insensé de ma marraine me force à épouser cette petite paysanne ! Je sens que j'en deviendrai fou !

Pierrot (marchant de même). — Eh ! M'a-t-on davantage consulté pour faire mon bonheur ! Je ne demandais pas une princesse !

Le Prince. — Et voici que l'on t'offre la première du royaume ! Il y a de quoi, vraiment, se lamenter.

Pierrot. — Ah ! Si j'étais à votre place !

Le Prince. — Ah ! Si j'étais à la tienne !

Pierrot. — Le roi Dagobert, votre auguste père, sait-il à quel point ce mariage vous déplait ?

Le Prince. — Je n'ai jamais osé lui en parler...

Pierrot. — Et si vous alliez vous jeter à ses pieds ?

Le Prince. — Jamais mon père n'osera désobéir à la fée Mimosa !

Il m'enfermerait dans un cachot... Et il me faudrait me soumettre ou passer la fin de mes jours en prison. Non, Pierrot. Tout est inutile !

Pierrot (à part). — Quant à moi, je sais ce qu'il me reste à faire. (Son de musique. Entrent Angèle et Giroflée, qui se tiennent par la main, suivies des demoiselles d'honneur et des seigneurs.)

Angèle — Oui, Giroflée, j'ai été injuste pour vous. Mais maintenant, que nous avons causé, je vous aime de tout mon cœur. Et pourtant ! (Soupir.)

Giroflée. — Moi non plus, Angèle, je n'ai pas été juste pour vous. Mais maintenant, je vous aime tendrement. Et pourtant ! (Soupir.)

Angèle (lui tenant les mains). — Nous serons toujours amies ?

Giroflée — Quoiqu'il arrive, toujours !

Le Prince. — Pierrot, tu n'est pas fâché contre moi ?

Pierrot. — Moi, Prince, j'aurais l'audace!...

Le Prince. — Tu es mon seul ami, Pierrot !

Pierrot. — Je vous aime comme un frère. (Ils s'avancent ensemble vers Angèle et Giroflée.)

Le Prince. — Mademoiselle Angèle... (Se tournant vers Giroflée.) J'ai bien de la joie à vous revoir !

Angèle. — Moi aussi, Prince. (Se tournant vers Pierrot). Loin de vous, le temps m'a paru bien long!

Le Prince (offrant son bras à Giroflée). — Serait-il vrai?

Pierrot (offrant son bras à Angèle). — Prenez mon bras, princesse...

Angèle. — Princesse ?

Pierrot. — Je veux dire... Angèle !... (Ils s'éloignent.).

1re demoiselle. — Voyez-donc! Voyez-donc!

2e demoiselle. — Qu'y a-t-il ?

3e demoiselle. — La future reine est au bras de Pierrot !

4e demoiselle. — Et la princesse les suit au bras du prince !

2e demoiselle. — Non! Ce n'est pas possible !

3e demoiselle. — Regardez-les donc ! Regardez-les donc !

1re demoiselle — Qu'est-ce que cela signifie ? Que va dire le roi Dagobert ?

4e demoiselle. — Et M. St-Eloi ?

1re demoiselle. — Justement, le voici ! (Toutes courent à lui et l'entourent.)

Toutes les demoiselles (ensemble). — Monsieur Saint-Eloi ! Monsieur Saint-Eloi !

1re demoiselle. — Expliquez-nous!

2e demoiselle. — Nous ne comprenons pas!

3e demoiselle. — Est-ce donc Pierrot qui sera roi ?

Saint-Eloi. — Pierrot ?

4e demoiselle. — Et si le prince épouse la princesse Giroflée ?

Toutes les demoiselles (ensemble). — Nous demandons à savoir... On aurait dû nous dire... Regardez-les!

Saint-Eloi. — Grands Dieux ! (Il s'élance avec de grands gestes, fait une profonde révérence à Angèle et, prenant la main de Pierrot, il l'entraîne vivement vers l'autre couple. Il leur fait une profonde révérence, puis, s'emparant du bras de Giroflée, il la réunit à Pierrot, et entraîne le Prince vers Angèle.

Saint-Eloi. — Permettez, Prince ; vous vous êtes trompé ! (Pierrot et Giroflée, au bras l'un de l'autre, détournent la tête d'un air malheureux. Angèle et le Prince font de même.)

Saint-Eloi. — Là ! Tout va bien. Que leurs Altesses daignent venir prendre place pour les divertissements qui vont commencer. (Ils sortent ; les demoiselles chantent en partant.)

RIDEAU



ACTE III

IIe TABLEAU

Un coin fleuri, dans le parc

La fée Mimosa. La fée Libellule. La fée Mirabelle, cueillent des fleurs en chantant (sur l'air de la « Nuit du Mai ». (V. Closson: chansons franco-wallonnes).

Au clair soleil, cueillons les fleurs,
Le ciel est bleu, les fleurs sont belles.
Au clair soleil, chantons mes sœurs
Tout resplendit, tout émerveille.
Le cher Printemps déjà s'avance
Les prés sont verts et l'air est doux.
Cueillons les fleurs, cueillons les bran-
Chantons et réjouissons-nous. [ches.

(Entrent la Reine des fées et la fée Petitdoigt.)

La Reine. — Vous voici bien joyeuses aujourd'hui, mes amies; avez-vous donc tant lieu de vous réjouir ?

Fée Mimosa. — Oh! Reine, nos cœurs sont pleins de joie, d'avoir secouru des misères.

La Reine. — Contez-moi cela; je suis toujours heureuse de connaître le bien que vous faites ; si le bon renom des fées ne se ternit pas, c'est à votre activité toujours en éveil que nous le devons surtout. Qu'as-tu fait, toi, Mimosa ?

Fée Mimosa. — Ayant à marier mon filleul, le prince Charmant, je lui ai choisi la petite fille la plus malheureuse, la plus maltraitée de toute la terre. Faire d'une pauvre Cendrillon une Reine enviée, n'est-ce pas là une bonne action ?

Fée Petitdoigt. — Ce n'est pas si malin que cela !

Reine des fées. — Pourquoi cela, fée Petitdoigt ?

Fée Petitdoigt. — Qui sait si la pauvre fillette avait envie de devenir reine ?

Reine des fées. — Tais-toi, Petitdoigt. Tu es trop jeune. Et toi, Mirabelle ; qu'as-tu fait ?

Mirabelle. — J'ai fiancé mon filleul, le petit Pierrot, qui était pauvre et malheureux sur la terre, à la princesse Giroflée...

Libellule. — Après m'avoir consultée, d'ailleurs, puisque je suis la marraine de la prin-

cesse Giroflée. Pour moi, Reine, je me suis contentée de la laisser faire ; et n'était-ce pas bien de ma part de laisser ma filleule, qui est princesse, épouser un petit pauvre, parce qu'il était gentil ?

Petitdoigt. — Qui sait si le petit pauvre aimait la princesse ? Et qui vous dit que la princesse aimera le petit Pierrot.

Reine des fées. — Tu grondes toujours, Petitdoigt. Tes sœurs n'ont-elles pas agi pour assurer le bonheur de leur protégés?

Petitdoigt. — Le bonheur est plus difficile à saisir qu'un papillon ou qu'un bluet. Je serais bien surprise de voir réussir toutes ces fantaisies!

Libellule. — Qu'aurais-tu fait à notre place?

Petitdoigt. — J'aurais tout d'abord demandé à mes filleuls ce qu'ils désiraient par dessus tout !

Libellule. — Ils sont bien jeunes; ne sommes-nous pas plus à même qu'eux de savoir ce qui leur convient ?

Petitdoigt. — Qui vivra verra ! Vous êtes bonnes toutes les trois; mais vous réfléchissez fort peu !

Libellule. — Voyez la grande fille ! Tu vas nous faire la leçon.

Reine des fées. — Petitdoigt est la plus jeune; mais c'est une sage petite fée. Et je ne serais pas surprise qu'elle eut raison. N'importe. Si tout cela ne s'arrange pas selon nos vœux, je serai là pour remettre tout dans l'ordre.

Mimosa. — Oh! j'ai confiance! Angèle sera heureuse, et le prince aussi !

Mirabelle. — Pierrot sera le plus gâté des petits rois.

Libellule — Et Giroflée l'aimera, j'en suis sûre.

Petitdoigt. — Je ne dis plus rien. Mais vous verrez avant longtemps que j'ai raison.

Reine des fées. — Chut!

Les fées. — Quoi ? Qu'y a-t-il ?

Reine des fées. — Il me semble que j'entends chanter !

Petitdoigt (qui est allée regarder). — Oui! ce sont les villageois et les villageoises qui arrivent en chantant. Sans doute viennent-ils apporter des bouquets au prince Charmant et à Angèle, à l'occasion de leur mariage !

Reine des fées. — Cachons-nous bien vite! Ils ne faut pas qu'ils nous voient! (Elles disparaissent.)

SCENE II

Villageois et villageoises entrent en se tenant par le bras, et chantent en dansant :

Margoton va-t-à l'iau
Margoton va-t-à l'iau
Aveque son cruchon.
La fontaine était creuse
Elle est tombée au fond
Ah! Ah! Se dit Margoton !
etc...

Lucas. — Arrêtons-nous ! C'est ici que doit passer dans un instant la princesse Angèle. Nous pourrons lui offrir nos bouquets!

Colas. — Pardienne ! J'espère qu'elle nous offrira, pour nous remercier, de bonne tarte et de bon vin.

Annette. — Ah! Le vilain gourmand! Il ne pense qu'à mang.r et à boire ! Pour moi, j'espère que la princesse nous offrira de jolis colliers et des pendants d'oreilles.

Colas. — Ah! la vilaine coquette! Elle ne pense qu'à sa parure !

Sylvie. — Il paraît qu'elle est bien jolie, la princesse Angèle. Je suis bien curieuse de la voir !

Annette. — Et il paraît, qu'avant de venir ici, ce n'était qu'une petite paysanne comme nous.

Sylvie (soupirant). — Il y en a qui ont bien de la chance.

Annette. — Oui! S'il ne dédaignait pas d'épouser une bergère, pourquoi le prince Charmant a-t-il été la chercher si loin?

Lucas. — Voyez-vous ça !

Annette. — Je serais tout aussi bien Reine qu'une autre.

Colas. — Et moi? Tu me laisserais-là !

Annette. — Eh! mon Mieu ! Je te prendrais comme cuisinier. Tu pourrais toujours manger de bonnes choses.

Colas. — Pardienne ! Dans ces conditions-là! J'accepterais!

Sylvie. — Oh! le goinfre! Si c'est ainsi qu'il t'aime, Annette !

Annette. — Bah! C'est un gros gourmand, mais c'est un bon garçon !

François. — Silence!

Tous. — Pourquoi ?

François. — Il me smble que je vois qu'elqu'un s'avancer là-bas !

Tous. — Qu'est-ce? Qu'est-ce?

François. — Une vieille dame et une petite fille ! Ah! ce doit être la princesse Angèle avec sa grand'mère !

Lucas. — Je les ai entrevues hier. Ecarte-toi, que je regarde. Eh! oui! Ce sont elles.

François. — Je ne suis pas à mon aise.

Sylvie. — Gros bêta ! Allons! Mettons-nous en rang, et dès qu'elles arriveront, entamons notre chanson !

Colas. — Hum! Hum! Je donne le signal. Un! deux! trois!

(Angèle et la grand'mère paraissent. Ils chantent, tandis qu'elles s'avancent lentement jusqu'au milieu de la scène).

Chœur. ...

Nous somm's venus vous voir
Du fond de not' village
Pour souhaiter ce soir,
Un heureux mariage
A Monsieur votre époux,
Aussi bien comme à vous.

Quand on dit son époux,
On dit souvent son maître,
Ils ne son' pas si doux,
Comme ils ont promis d'être
Il faut leur conseiller
De mieux se rappeler !

Recevez ce bouquet
Que nous venons vous tendre
Il est fait de genêt,
Pour vous faire comprendre,
Que tous les vains honneurs
Passent comme des fleurs !

Angèle. — Merci! Merci, mes amis. Vous êtes tous bien aimables. Mais vous venez de loin sans doute, et vous êtes fatigués. Allez au château. Dites que je vous envoie ; qu'on vous serve un bon repas, et qu'on vous donne de bon vin.

Colas (tout seul). — Hourrah! Hourrah! Vive la princesse Angèle ! Vive le bon vin!

Tous. — Hou! Hou! le vilain buveur! Vive la Princesse Angèle ! Vive le prince Charmant. (Ils sortent en chantant.)

SCENE III

Angèle. —

Que tous les vains honneurs,
Passent comme des fleurs...

Ah! comme ce doit être vrai, grand'mère!

Grand'Mère. — Allons, ma mignonne ! Pourquoi cette mélancolie? Est-ce là la mine d'une fiancée ?

Angèle. — Je suis si triste, grand'mère ! J'ai envie de me sauver.

Grand'Mère. — Tout le monde est pourtant bien bon pour toi ! Ne te souviens-tu donc plus de la triste vie que tu menais chez ta marraine ?

Angèle. — Oh ! oui, Grand'mère ! C'étaient de bien mauvais jours; et pourtant, il y a des moments où je crois presque les regretter. Si ma marraine était méchante, tu étais là, toi, toujours si bonne. Tu te souviens comme nous étions heureuses lorsque nous étions seules, et que tu me contais des histoires, ou que tu me chantais des chansons ! Te souviens-tu de celle-ci que tu m'as apprise, il n'y a pas huit jours, peut-être:

Je suis modeste et soumise

Grand'Mère. — Tu la sais encore ? Chante-là, ma mignonne ! Les chansons font oublier tous les ennuis.

Angèle (chante). —

Je suis modeste et soumise
Le monde me voit fort peu
Car je suis toujours assise
Dans un petit coin du feu
Cette place n'est pas belle,
Mais pour moi, tout paraît bon,
Voilà pourquoi l'on m'appelle
La petite Cendrillon, etc...

Comme c'est joli, n'est-ce pas, Grand'mère?

Grand'Mère. — Oui, ma petite fille !

Angèle. — Grand'mère, dis, chante-moi: « Nous n'irons plus au bois ! » C'est un air que j'aime tant.

Grand'Mère. — Tu le veux, ma mignonne: écoute :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés
La belle que voilà
La lairons nous danser ?
Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse... etc...

Eh bien, quoi, Angèle ? Ma chanson te fait pleurer ?

Angèle. — Je suis si malheureuse, Grand'-mère ! Je ne veux pas être Reine ! Je ne veux pas épouser le Prince Charmant ! Je ne veux plus que Pierrot pleure aussi par ma faute !

Grand'Mère. — Hélas ! les fées l'ont voulu ! Prie-les bien pour qu'elles transforment encore ta destinée !

(Silence). — (Le soir est tombé. Sur le ciel encore lumineux, les fées, une à une

apparaissent, tandis qu'Angèle pleure, la tête sur les genoux de la grand'mère).

Fée Petitdoigt. — Là! Vous l'avais-je dit!

Mimosa. — Tu avais raison, Petitdoigt, je ne suis qu'une sotte!

Mirabelle. — Reine des fées! Raccomode, je te prie, tout cet ouvrage que nous avons si mal fait!

Reine des fées. — Vous l'aviez fait pour bien faire; mais vous l'aviez fait trop vite! Allons; je vais m'en mêler! Le roi Dagobert arrive ce matin à la Cour : nous interviendrons, et tout s'arrangera, peut-être!...

(Elles disparaissent).

Angèle. — Grand'Mère! Il me semble qu'on a parlé!

Grand'Mère. — C'est le vent dans les arbres, mon enfant. (Silence. Prélude de musique.)

Angèle. — Ecoute! On dirait qu'on chante.

Grand'Mère. — Oh! Angèle! Ce sont les fées. Elles t'ont entendue, et elles te répondent. Il ne faut plus avoir peur, mon enfant!

Chœur des fées

(Air: Nuit du May) à bouche fermée.

RIDEAU



ACTE IV

Le Parc. — Entre Girofla

Girofla. — Tout le palais est en rumeurs! La princesse pleure et refuse de descendre dîner. La future reine s'est enfermée dans sa chambre avec la Grand'Mère. Pierrot a disparu. Quant au prince, je le cherche en vain depuis une demi heure. Le Roi Dagobert est furieux, St-Eloi ne sait plus où donner de la tête. Personne n'y comprend rien. (Pause. D'une air entendu:) Personne n'y comprend rien excepté Girofla. Ah! si j'osais parler! (Bruit de pas. Elle écoute) Qui vient là ? (Entre le prince charmant enveloppé d'un grand manteau, le chapeau rabattu sur les yeux).

SCENE II

Le Prince. — C'est toi Girofla.

Girofla, (s'élançant vers lui). — Ah! Prince, enfin! Je vous cherchais partout.

Le Prince. — Tu as quelque chose à me dire?

Girofla. — La princesse Giroflée...

Le Prince. — Parle vite!

Girofla. — La princesse est dans un état lamentable. Elle a tant pleuré que ses jolis yeux ont perdu leur éclat, et elle semble bien décidée à se laisser mourir de faim.

Le Prince (accablé). — Ah! Girofla! Quelle terrible aventure!

Girofla. — Elle m'a dit: Girofla va trouver le Prince. Raconte-lui quelle est ma douleur. Et peut-être aura-t-il pitié de ma détresse.

Le Prince. — Si j'ai pitié! Mais comment faire?

Girofla. — J'ai volé aussitôt à votre appartement. J'ai parcouru tout le palais. Et quand je suis revenu lui dire que je ne vous trouvais nulle part, elle s'est évanouie dans mes bras.

Le Prince. — Tu ne l'as pas laissée dans cet état!

Girofla. — Elle est revenue à elle, mais pour gémir et sangloter. Elle répétait sans cesse: Où peut-il être, mon Dieu! Pourvu qu'il n'ait pas fait quelque folie! C'est alors que j'ai eu l'idée de vous chercher dans le parc.

Le Prince (avec agilation). — Oui, comment n'ai-je pas fait une folie, je me le demande!... Heureusement il n'est pas trop tard pour agir.

Girofla. — Ciel, Prince, qu'entendez-vous par là! S'il vous arrivait quelque mal la princesse Giroflée en mourrait, ne l'oubliez pas.

Le Prince, (subitement résolu). — Ecoute, Girofla, tu vas lui porter un message.

Girofla. — Une lettre?

Le Prince. — Non. Répète-lui simplement ceci: Que le Prince lui promet de ne pas lui être infidèle.

Girofla. — Mais, Prince, vous ne pourrez pas garder votre parole. Il faut bien obéir au Roi!

Le Prince (très crâne). — Et si je refuse d'obéir?

Girofla. — Vous serez enfermé, maltraité, les soldats vous prendront. Et l'on vous conduira de force devant l'autel.

Le Prince. — Quand les soldats viendront pour me chercher, je ne serai plus là, Girofla.

Girofla. — Songeriez-vous à quitter le palais?

Le Prince. — Que puis-je faire d'autre?

Girofla. — Mais la Princesse?

Le Prince. — La Princesse aimerait mieux me perdre tout-à-fait que de me voir l'époux d'Angèle.

Girofla. — Mais votre fiancée?

Le Prince (faisant un grand geste). — Je l'abandonne.

Girofla.— Voilà un grand affront! Et pourtant, Prince, que vous a fait cette pauvre demoiselle?

Le Prince. — Rien du tout. Je la trouve charmante. Mais, que veux-tu! J'en aime une autre.

Girofla (joignant les mains). — Et le banquet commandé pour demain!... 25 cuisiniers ont été convoqués et plus de mille convives!

Le Prince. — Tant pis!

Girofla. — Des princes et des princesses... des ducs, des généraux...

Le Prince (sarcastique). — Des marquis, des marquises! Et qui encore? Allons?

Girofla. — Prince, les fées se vengeront.

Le Prince (croisant les bras). — Ah! ça, Girofla, que veux dire ceci?... Est-ce toi qui me conseille de trahir ta sœur?

Girofla (avec ardeur). — Dieu m'en préserve! Rien que de voir sa pauvre petite figure mon cœur est bouleversé. Et je suis ici pour vous supplier de ne pas lui faire de la peine.

Le Prince. — J'ai donc raison, et tu as tort de vouloir m'effrayer.

Girofla. — J'en conviens... mais comment s'empêcher de trembler pour vous?... Une si grande désobéissance! Savez-vous au moins comment faire pour gagner votre vie?

Le Prince (frisant sa moustache). — Je compte m'engager comme soldat dans un royaume voisin. Je me ferai tuer à la guerre. Et le Roi Dagobert sera bien fâché de sa dureté.

Girofla. — Pauvre Roi qui ne sait même pas quels sont vos sentiments!

Le Prince. — Si, Girofla, il sait tout, sois-en bien certaine. Mais il a peur de la colère des fées.

Girofla. — Je comprends cela !

Le Prince. — Alors voilà, je pars... Que Pierrot épouse son Angèle.

Girofla. — Mais s'il l'épousait, le Royaume serait pour lui!

Le Prince (grand geste). — Le Royaume serait pour lui ! (Il sort).

Girofla. — Courons prévenir la princesse. (Elle sort).

SCENE II

Angèle — Pierrot

(Ils entrent à la fois par la gauche et la droite).

Angèle. — Pierrot!

Pierrot. — Angèle!

Angèle. — Que fais-tu ici à cette heure?

Pierrot. — Et toi-même?

Angèle. — Je ne sais. Je suis si malheureuse. Je voudrais m'en aller.

Pierrot (ironique). — Vraiment, Mademoiselle, vous n'y songez pas! Et que diraient le Prince Charmant... Et vos demoiselles d'honneur? Dépêchez-vous de rentrer au palais avant qu'on ne se soit aperçu de votre absence.

Angèle. — Je rentrerai si tu rentres avec moi.

Pierrot. — Oh! Pour moi c'est une autre affaire! Personne ne s'inquiètera de ma disparition.

Angèle (ironique). — Vraiment, Monsieur, personne?... Pas même la princesse Giroflée?

Pierrot. — Permettez-moi de vous féliciter pour le grand honneur qui vous attend demain. Madame la Reine, je suis votre humble serviteur. (Il la salue profondément).

Angèle (piquée). — Et vous, Monsieur Pierrot, qui serez demain dans un palais et l'heu-

reux époux d'une princesse... laissez-moi vous offrir mes vœux... (Elle lui fait une franche révérence).

Pierrot (boudeur). — Moque-toi si tu veux! Crois-tu que je n'ai pas vu tout à l'heure comme tu étais joyeuse quand tu as reçu le collier.

Angèle (vivement). — Tu peux en parler du collier. Il était si pesant que j'en avais mal à la tête. Je l'ai ôté presque tout de suite.

Pierrot. — Mais tu le remettras demain!... Seras-tu belle avec ta couronne d'or et ta traîne de dentelle!

Angèle (fâchée). — Et toi... Il parait que tu as un habit tout doré et une petite épée comme celle du prince.

Pierrot. — Ne t'approche pas de ces rosiers. Leurs épines pourraient déchirer la soie de ta robe. Et ce serait grand dommage.

Angèle. — Grand dommage! Oui, vraiment. (Elle rit).

Pierrot (boudeur). — Pourquoi ris-tu?

Angèle. — A cause du soin que tu prends de ma robe. (Elle s'avance dans la lumière. Pierrot s'aperçoit tout-à-coup qu'elle a sa robe de paysanne).

Pierrot (ravi). — Oh! Angèle! est-ce possible !

Angèle. — Quoi donc ?

Pierrot. — Voilà comme tu étais quand nous vivions tous les deux au village.

Angèle. — Et que tu m'aidais à porter mon panier le long du ruisseau. T'en souviens-tu ?

Pierrot. — Un jour je suis entré dans l'eau pour y prendre un beau caillou bleu dont tu avais envie.

Angèle. — Et tu étais bien mouillé, je me rappelle.

Pierrot. — Mais un autre jour, c'est toi qui t'es fait mal en voulant me cueillir des mûres. Ta petite jambe était tout écorchée.

Angèle. — Et Marraine s'est fâchée parce que je suis rentrée en retard. Et elle m'a privé de souper.

Pierrot. — J'étais bien malheureux, Angèle, le jour où mon oncle m'a emmené. J'ai pleuré tout le long du chemin.

Angèle. — Et moi, j'ai couru jusqu'à la chapelle pour te voir encore un instant, mais tu n'as pas tourné la tête.

Pierrot. — Angèle... As-tu été bien chagrine après mon départ ?

Angèle. — Ah ! oui ! bien chagrine. Je t'assure. Je n'avais plus de goût à rien.

Pierrot. — Même ici, je ne t'oubliais pas.

Je n'ai jamais joué avec personne et j'étais toujours triste.

Angèle. — Pauvre Pierrot !

Pierrot. — Dis-moi, Angèle... Quand je suis venu pour te chercher, et que j'ai chanté sous ta fenêtre... as-tu reconnu ma voix ?

Angèle. — Je l'ai reconnue tout de suite, mais je pensais : C'est impossible.

Pierrot (après avoir regardé tout autour de lui: à voix basse). — Angèle... Allons-nous-en ?

Angèle. — Nous en aller ?

Pierrot (la tenant par la main). — Viens avec moi.

Angèle. — Mais que dira Grand'mère.

Pierrot. — Nous reviendrons la chercher bientôt. Elle n'est pas heureuse au Palais.

Angèle. — Attends... Où irons-nous ?

Pierrot. — Vois-tu ce beau petit moulin, là haut ?

Angèle (ravie). — Sur la colline ! Oui ! Je vois.

Pierrot. — Ses ailes tournent devant la lune.

Angèle. — Et tout autour, il y a des pommiers roses !

Pierrot. — Un jardin...

Angèle. — Un beau petit jardin avec un puits et des lilas.

Pierrot. — Un verger...

Angèle (vivement). — Nous aurions des pommes !

Pierrot. — Et des poules, et une chèvre blanche.

Angèle. — Je sais traire une chèvre, Pierrot !

Pierrot. — Et moi je sais bêcher la terre et cultiver les choux et les laitues.

Angèle. — Grand'mère m'apprendra comment on fait le pain !

Pierrot. — Avec notre farine !

Angèle. — Notre belle farine blanche.

Pierrot. — Et si la fée Mirabelle se met en colère, nous lui offrirons une galette.

Angèle (battant des mains). — Oh! Pierrot que nous serons heureux !

Pierrot (l'entraînant). — Viens vite!... Dépêchons-nous.

(Mais, subitement, la scène est envahie par des soldats et St-Eloi qui se précipite vers eux en étendant les bras.)

SCENE IV

Les mêmes, St-Eloi, les soldats, puis le Roi, puis le Prince.

St-Eloi. — Holà! Holà! Qu'on les arrête! (Les soldats les entourent. St-Eloi séparant

Angèle de Pierrot. Mademoiselle, j'en suis bien fâché, mais les ordres du Roi sont formels. Veuillez venir par ici (il la remet à une duègne). Maître Pierrot, vous aurez à vous expliquer devant Sa Majesté. Justement la voici. (Entre le Roi.)

Le Roi Dagobert. — Eh bien!... A-t-on retrouvé le Prince ?

St-Eloi. — P s encore, Sire. Mais déjà, nous avons arrêté maître Pierrot qui s'enfuyait avec la future Reine.

Le Roi Dagobert. — Tout ceci est inconcevable! Que les gardes continuent à fouiller le parc.

St-Eloi. — Sire, c'est inutile. Voici le Prince lui-même qui vient vers nous. (Entre le Prince. Il s'avance hardiment, la tête droite).

Le Roi (av majesté). — Avancez, Monsieur, et baissez le front, s'il vous plaît. Que les trois coupables se placent devant moi.

Giroflée (apparaissant). — Les quatre coupables, Sire!

Le Roi. — Que signifie ceci, Princesse!

Giroflée (se jetant à ses pieds). — Cela signifie que je veux en finir, Je suis trop malheureuse ! Sire, je ne peux pas vous obéir. Faites de moi ce que vous voudrez, mais ne m'obligez pas à épouser Pierrot.

Pierrot (se jetant à genoux). — Sire, je vous en supplie, enfermez-moi dans un cachot, mais ne m'obligez pas à devenir l'époux de la Princesse.

Angèle (tombant à genoux). — Sire! Je vous en conjure! Rompez mes fiançailles avec le Prince Charmant !

Le Prince (tombant à genoux). — Sire, par pitié! Permettez-moi de ne pas épouser Angèle !

Le Roi. — Ah! çà! Que signifie cette mauvaise plaisanterie ! Auriez-vous tous perdu la tête ?... Maître Pierrot, vous êtes un mauvais garnement et je vous ferai étriller d'importance... Prince, je vous mets aux arrêts... Quant à vous, Princesse Giroflée, et à vous, Mademoiselle Angèle, vous devriez avoir honte de votre conduite ! En tous cas, sachez tous les quatre que les décisions des fées sont sacrées. Aussi serez-vous mariés dès demain, de gré ou de force. J'ai dit : qu'on les emmène !

(A ce moment, les fées apparaissent.)

SCENE V

Les mêmes, la Reine des fées, la fée Mimosa, la fée Mirabelle.

La Reine des fées. — Roi Dagobert, tu es un bon sujet, et nous te félicitons de ton zè-

le, mais ces enfants sont moins coupables qu'ils n'en ont l'air (se tournant vers les deux autres fées). Parlez, Mesdames, je vous y autorise.

La fée Mimosa. — Roi Dagobert, je me suis trompée, je m'en aperçois aujourd'hui. En voulant faire le bonheur de ton fils, je l'ai contrarié dans ses vœux les plus chers. A moi de réparer ma faute. (Au Prince.) Prince Charmant, tu es libre. Angèle, rassurez-vous. Vous ne serez pas l'épouse du Prince Charmant.

Le Prince (avec effusion). — Ma bonne Marraine !

La fée Mirabelle. — Pierrot, approche, regarde-moi. Est-ce vrai que tu n'a pas envie d'épouser la Princesse ?

Pierrot (timidement). — Hélas! Marraine, c'est vrai !

La fée Mirabelle. — Et toi, Giroflée ? Renonce-tu de bon cœur à ce mariage ?

Giroflée (joyeusement). — Oh! oui, Madame! De bien bon cœur !

La Reine. — Eh! bien. Choisissez donc vous-même celui ou celle qui vous convient. (Aussitôt, Pierrot et Angèle, le Prince et Giroflée se prennent par la main.) A la bonne heure. Ceci me semble raisonnable. Qu'en pensez-vous, Roi Dagobert ?

Le Roi (s'inclinant). — Reine des fées... Vous savez mieux qu'un pauvre Roi comment on fait le bonheur des humains. Que votre volonté soit accomplie !

La fée Mirabelle. — Je voudrais m'assurer d'un chose: A qui reviendra le Royaume ? Est-ce au fils du Roi ou à l'époux d'Angèle?

La Reine des fées. — Mimosa, dites-nous votre avis.

Mimosa. — Le Royaume revient à l'époux d'Angèle. A celle qui a le plus souffert la plus grande gloire !

Mirabelle (pensive). — Cependant...

La Reine. — Parlez, Mirabelle.

Mirabelle. — Pierrot, c'est toi qui seras Roi. Dès aujourd'hui, le Prince est ton sujet. Que penses-tu de cela mon ami ?

Pierrot. — Marraine, si vous le permettez, je laisserai le Royaume au Prince Charmant.

La Reine. — Très bien, Pierrot ! Et tu te contenteras du beau palais qu'on t'avait fait bâtir pour y conduire la Princesse Giroflée.

Le Prince Charmant. — Pierrot, je te fais général !

Pierrot. — Prince, vous êtes bien gentil, mais je n'ai pas besoin de titre ni de palais.

La Reine. — Dis-nous donc ce que tu désires.

Pierrot. — Ce que je voudrais — et Angèle

aussi — c'est ce petit moulin, là-haut, le joli petit moulin dont les ailes tournent sur le ciel bleu, au milieu des pommiers en fleurs.

Mirabelle. — Quoi, Pierrot ! Tu veux être meunier ?

Angèle (suppliante). — Oh ! Madame ! Nous serions si contents !

Pierrot. — Le Roi nous achèterait de la farine...

Angèle (vivement). — Nous aurions des poules et une chèvre.

La Reine. — Qu'il soit donc fait selon votre désir. Mais maintenant que nous avons pardonné à ces bons enfants, il nous reste à punir les méchants véritables. Angèle, décide toi-même. Que faut-il faire à ta mauvaise marraine ?

Angèle (étonnée). — Ce qu'il faut lui faire ?

La Reine. — Elle a été dure pour toi... Comment veux-tu qu'on la punisse ?

Angèle. — Madame, s'il vous plaît, ne la punissez pas. Cela me gâterait mon plaisir.

Pierrot. — Ceux qui ont mauvais caractère sont-ils jamais heureux ?

Mirabelle. — Bien parlé, mon Pierrot.

La Reine. — Ces enfants sont pleins de bon sens. Mes petits amis, vous avez parfaitement raison. Adieu mes mignons. Aimez-vous bien fort, soyez bien joyeux tous les quatre, nous continuerons à veiller sur vous et nous viendrons vous voir de temps en temps.

Le Rai Dagobert (se découvrant, d'une voix retentissante). — Vive la Reine des fées! Vivent les fées !

Tous ensemble. — Vivent les fées! (Les fées disparaissent. La lumière qui les accompagnait s'éteint et est remplacée par un clair de lune admirable. Entrent la grand'mère et les demoiselles d'honneur).

Angèle (courant à la Grand'mère). — Oh! Grand'mère ! Regarde donc !... Le beau ciel! La jolie lumière!

La Grand'Mère. — C'est le clair de lune, mon enfant.

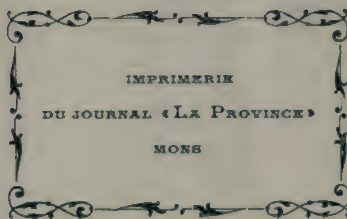
Pierrot (à Angèle, en souriant). — Au clair de la lune, mon ami Pierrot...

(Les demoiselles d'honneur les prennent par la main et les entraînent tous dans une ronde folle en chantant :

C'est le mai, joli mai, c'est le joli mois de mai !...

Rideau

FIN.


IMPRIMERIE
DU JOURNAL « LA PROVINCE »
MONS